

# Jan Van Imschoot THE END IS NEVER NEAR

*The End Is Never Near*, avant même qu'un de nos yeux n'ait eu le temps de se poser sur les pièces à conviction. Par l'exposition de Jan Van Imschoot, d'office, on est happé depuis le début, d'un « pré-coup », oui, cela se dit, parfois ! Il ne fallait vraiment pas s'y attendre, ouverture de l'antré, cela vient à peine de commencer. Les espaces de l'exposition générale sont construits comme des paliers de soins palliatifs qui atténuent les symptômes d'une maladie, sans agir sur sa cause. La prescription est faite, plus de quatre-vingts tableaux, à peine chronologiques, tout en dédale, sans abus, aucun.

Non sans se rappeler, une des nombreuses sources qui inspire de visu, Jan Van Imschoot. Une œuvre du peintre baroque italien que l'on nomme Caravaggio (1571-1610). Sa palette est d'une incertaine lueur claire-obscurité, ici, plus obscure que claire. Un angelet excessivement obèse, *Amore Dormiente* - 2018, qui se maintient à peine en l'air, trop lourd, aux disproportions gavées. Celui-ci tient dans la main, un manuscrit ou l'on peut lire immédiatement le mot « Mensonges ». Nous n'aurons pas et à peine le temps d'y déposer un œil. Un autre tableau à gauche, forme de clin d'œil qui cligne - *Mel 1970, Het Aantreden* - 1995 - en écho sans ambages et de bon aloi à *Luc Tuymans*. L'on suffoque déjà de bonheur sans trop savoir pourquoi, le vague à l'âme de l'art. Le spectateur commence alors à tituber entre des substances malsaines, des traumas possibles, des jeunes femmes attachées, dépeintes et forcées à exhiber leur perte de virginité et ou forcées à la perdre-ambigu ! Une série intitulée *La canonisation de l'Hymen* réalisée en 1998 par Jan Van Imschoot est constituée d'une succession de tableaux peu goûteux avec ce titre qui pétrifie d'effroi. Un passage naturel et délicat dans lequel, la controverse n'est pas de mise. C'est bel et bien de la peinture qui nous parle. Et ce n'est pas tout, peinte lors des affaires de pédophilie en Belgique, la série intitulée *Répercussions* (2008), inspirée de photos des années 40 du Rockefeller Institute américain. Jan Van Imschoot nous



Jan Van Imschoot, *Repercussions 3*, 2006

emmène dans un dédale d'enfants jetés en l'air, tenus par la jambe, par le bras, portés par des hommes musclés. La limite du jeu pourrait très vite s'inverser. Une couche de peinture encore, Jan Van Imschoot revient avec ses *Ladyboys/Curliemen*, série de grand formats peints en 2007 !! Ces transgenres parfaits, les seuls portraits souriants de toute l'exposition de Van Imschoot, évoquent bien avant la lettre, cette notion identifiée (sic) de LGTBTIQ. La première vue ressentie est une analyse ambiguë

de l'obscène, du phantasme, de la pornographie. Un homme / femme et/ou une femme / homme, deux identités sexuées en un seul individu sont ici parfaitement proportionnées et/ou disproportionnées, c'est selon. Une tentative de théorie, peut-être, la Pin-Up transgenre qui n'est encore qu'une vision culturelle maladroitement appliquée, de ce déjà vieux siècle.

Une peinture parlante qui ne sait se taire, fourbe d'un baroque anarchique maîtrisé dont Jan Van

Imschoot en est le chef de cuisine, avec son talent de ventriloque, bouche cousue, motus. De ce faire « image peinte », ce médium vieux et sans âge dit de la nuit des temps. Un déjeuner sur l'Herbe avec deux femmes nues, le tout est inclus sur le même tableau. Une inspiration qui se dédouble du fameux tableau de Edouard Manet, tiré ici : *L'échange des bêtises* - 2021 ! Tintoret, Caravaggio, Manet, Van Eyck... Et le cinéma Herzog, Buñuel, Pasolini, Tati, Hartley, Blier, Ferreri, etc. Jan Van Imschoot accompagne tous ces maîtres de bien des temps, nous les offre par de nouveaux biais de métamodernité qui font référence à un certain nombre de discours connexes. La Grande Bouffe, tableaux à Volonté, on en sort le ventre plein, d'une impression de trop bu, de trop manger, d'une envie de recommencer immédiatement le dédale gourmand et assoiffant, plein les yeux, plein la gorge.

Messieurs Delmotte

Jan Van Imschoot - THE END IS NEVER NEAR  
SMAK du 07 octobre 2023 au 03 mars 2024  
Conserveur : Dieter Roelstraete  
Infos : <https://smak.be>



Nicolas de Staël. Table à palette, 1954

Stéphane Lambert : Staël a rencontré Lansky à la fin de la guerre via la galerie Jeanne Bocher. Il aura effectivement une certaine influence sur la vie et l'œuvre de Staël. D'abord, c'est Lansky qui a présenté Staël au collectionneur Jean Baurer qui allait devenir l'un de ses amis les plus proches jusqu'à son suicide. Il le désignera d'ailleurs comme la personne compétente pour superviser ses expositions après sa mort. Ensuite, sur le plan artistique, Lansky a longtemps réalisé des œuvres figuratives, il a un rapport moins orthodoxe avec l'abstraction que les tenants du genre de l'époque. Cette non-séparation entre abstraction et figuration va ouvrir des portes et des horizons dans le travail de Staël.

En tant qu'ainé, Lansky avait aussi un sens affirmé de la couleur. Staël a sans doute mieux mesuré le rôle de celle-ci dans le contenu dramatique du tableau. Enfin, et c'est peut-être le nœud ou le nerf de leur relation, Lansky avait comme Staël des origines russes. Il a pressé ce dernier à laisser libre cours à son expressivité, à la violence qu'il semblait retenir. Tout cela se marque de manière diffuse à travers l'évolution de la peinture de Staël au cours des quelques années après la guerre. En ce qui concerne Chir, son impact sera plus visible puisque ils vont réaliser ensemble un livre pour lequel Staël produira un cycle de gravures sur bois qui marquent un véritable renouveau. Staël a compris l'enjeu de ce projet avec un poète très reconnu. Il y consacre toutes ses forces et son énergie pendant plusieurs mois pour être à la hauteur de ce qui était en quelque sorte une mise à l'épreuve. L'appelle d'ailleurs cette étape dans la monographie : les métamorphoses. C'est comme si ce rendez-vous qui se passe au début des années 50, à la fin des deux décennies, donnait l'occasion à Staël de réinventer ses dix premières années de création et de fixer une direction. Il se met alors à regarder le monde extérieur et commence à entrevoir des coïncidences entre ses compositions abstraites et les structures élémentaires du paysage. C'est véritablement le point de bascule vers le retour à la figuration.

**Véronique Bergen : Tu consacres des pages vibrantes au tableau Le Concert (1955), sa dernière toile, gigantesque, inachevée, incendiée par une déferlante de rouge, qui a donné lieu à des lectures/visions inépuisables. Comment la musique l'a-t-elle poussé à repenser la composition spatiale, le rythme des formes ? Et peut-tu évoquer ta lecture personnelle, très belle, très forte, du tableau, ta perception d'une « sorte de variation sur le thème de la Passion du Christ » ?**

Stéphane Lambert : Je serais bien en peine de répondre précisément à cette question. Staël avait une relation forte et personnelle avec la musique. Sa mère jouait du piano. La musique appartenait donc aussi à ce continent disparu du passé. Elle est débordée même, elle est en soi comme un survivance, ce qui continue de vibrer au-delà de son événement originel. Dans sa solitude à Antibes, Staël fréquentait encore les salles de concert à Nice ; puis il y a eu les deux fameux concerts à Marigny dix jours avant son suicide. Des œuvres de Webern et de Schönberg qui, comme Staël en peinture, ont désarticulé l'harmonie pour en inventer une « autre ». A plusieurs reprises, Staël a posé dans l'émotion musicale pour peindre. J'aime particulièrement son tableau inspiré d'une représentation des *Jules et Jim* de Renoir. On dirait qu'il cherche à y faire vivre visuellement la mémoire du mouvement. J'ai tendance à penser que ce qui l'impressionne dans la musique, c'est sa capacité à faire exister la partie silencieuse de l'être, immergée de la réalité, comme lui essaie de rendre perceptible dans sa peinture le flux composite du vivant. Il y a certainement aussi quelque chose en lien avec le caractère architectural de la musique, mais c'est difficile pour moi de l'évaluer. En ce qui concerne *Le grand concert*, il y a évidemment l'innovation de rouge qui a surgi lors du concert parisien, puisque Staël a noté sur le programme : « violons / rouges / rouges ». Il y a aussi une dimension métaphorique qu'incarne et qu'intelle la musique. On est dans une collision de sens, dans une amplitude sémantique à partir d'un motif très simple. Et à l'intérieur de cette configuration dépliée, on sent souffler toute la charge d'une vie. Oui, de mon côté, j'y vois comme l'expression ultime de la passion du peintre dont la « douleur » contient toutes les souffrances humaines dérivées de leur poids par la grâce de la création. C'est quelque chose qui m'a beaucoup frappé dans l'amour du public pour Staël : le spectateur comprend immédiatement ce que l'artiste a payé pour ce partage et lui ce est reconnaissant. Lorsque j'ai

découvert le Calvaire de Roger van der Weyden conservé à l'Escurial, que Staël a dû voir lors de son passage en 1935, j'ai bondi. Son fond éclairé à l'arrière du Christ sur la croix avait un effet d'une puissance similaire à celle du *Grand concert* de Staël.

**Véronique Bergen : Quelle part de nous-mêmes nous offre-t-il à découvrir sur ses toiles ? Comment son feu intérieur s'adresse-t-il à nos brâches intérieurs dans un geste d'élan intense et de pacification ?**

Stéphane Lambert : Comme tous les artistes de premier plan, il nous replace face au mystère de notre présence et nous réconcilie avec le caractère boueux, éprouvant, et souvent absurde, de l'existence, il nous rappelle la dynamique commune dans laquelle chacun s'inscrit – et qui nous réunit. Nous ne sommes pas seuls, chuchote-t-il, nous appartenons à un élan qui vient d'ailleurs et qui nous porte au-delà de nous-mêmes, des circonstances de nos vies.

Véronique Bergen.

**Grande exposition rétrospective Nicolas de Staël, Musée d'Art Moderne de Paris du 15 septembre 2023 au 21 janvier 2024. Ouvert du mardi au dimanche de 10h à 18h. Nocturne le jeudi de 10h à 21h30.**

Livre-catalogue : Stéphane Lambert, Nicolas de Staël. La peinture comme un feu. Gallimard, 224 p., 150 illustrations, 42 euros.

Documentaire Arte « Nicolas de Staël. La peinture à vie », réalisé par François Lévy-Koentz, co-réalisé par Stéphane Lambert et Séphian Lévy-Koentz.

## Jan Van Imschoot THE END IS NEVER NEAR

*The End Is Never Near*, avant même qu'un de nos yeux n'ait eu le temps de se poser sur les pièces à conviction. Par l'exposition de Jan Van Imschoot, d'office, on est happé depuis le début, d'un « pré-coup », oui, cela se dit, parfois ! Il ne fallait vraiment pas s'y attendre, ouverture de l'autre, cela vient à peine de commencer. Les espaces de l'exposition générale sont construits comme des piliers de soins palliatifs qui atténuent les symptômes d'une maladie, sans agir sur sa cause. La prescription est faite, plus de quatre-vingt tableaux, à peine chronologiques, tout en détail, sans être, aucun.

Non sans se rappeler, une des nombreuses sources qui inspire de visu, Jan Van Imschoot. Une œuvre du peintre baroque italien que l'on nomme Caravaggio (1571-1610) sa palette est d'une incertaine laueur claire obscure, ici, plus obscure que claire. Un angelet excessivement obèse, *Amore Dormiente* - 2018, qui se maintient à peine en l'air, trop lourd, aux dispositions gavées. Celui-ci tient dans la main, un manuscrit où l'on peut lire immédiatement le mot « Mensonges ». Nous n'aurons pas et à peine le temps d'y déposer un œil. Un autre tableau à gauche, forme de clin d'œil qui cligne - *Moi 1978. Het Aantreden* - 1995 - en être sans aménages et de bon aloi à *Luc Trismario*. L'on suffoque déjà de bonheur sans trop savoir pourquoi, le vague à l'âme de l'art. Le spectateur commence alors à tituber entre des substances malades, des tramas possibles, des jeunes femmes étouffées, déprimées et forcées à exhiber leur perte de virginité et ou forcées à la perdre ambiguë ! Une série intitulée *La canonisation de l'Homme* réalisée en 1998 par Jan Van Imschoot est constituée d'une succession de tableaux peu gâtés avec ce titre qui pétrifie d'effroi. Un passage naturel et délicat dans lequel, la contreverse n'est pas de mise. C'est bel et bien de la peinture qui nous parle. Et ce n'est pas tout, peintre lors des affaires de pédophilie en Belgique, la série intitulée *Répétitions* (2008), inspirée de photos des années 40 du Rockefeller Institute américain. Jan Van Imschoot nous



Jan Van Imschoot, Repercussions 3, 2006

encore dans un dédale d'enfants jetés en l'air, tenus par la jambe, par la brass, portés par des hommes musclés. La limite du jeu pourrait très vite s'inverser. Une touche de peinture encrée, Jan Van Imschoot revient avec ses *Ladyboys/Curliemen*, série de grand format peints en 2007. Ces transgenres parfaits, les seuls portraits souriants de toute l'exposition de Jan Imschoot, évoquent bien avant la lettre, cette notion idéalisée (sic) de LGBTQI+. La première vue ressentie est une analyse ambiguë

de l'obscène, du phantasme, de la postographie. Un homme / femme et/ou une femme / homme, deux identités sexuées en un seul individu sont ici parfaitement proportionnées et/ou disproportionnées, c'est selon. Une tentative de théorie, peut-être, la Pin-Up transgenre qui n'est encore qu'une vision culturelle maladroitement appliquée, de ce déjà vieux siècle.

Une peinture parlante qui ne sait se taire, fourbe d'un banque anarchique maîtrisé dont Jan Van

Imschoot en est le chef de cuisine, avec son talent de ventriloque, bouche cousue, motus. De ce faire « image peinte », ce médium vieux et sans âge dit de la nuit des temps. Un déjeuner sur l'Herbe avec deux femmes nues, le tout est inclus sur le même tableau. Une inspiration qui se dédouble du fameux tableau de Edouard Manet, tiré ici : *L'échange des bêtises* - 2021 ! Tintoret, Caravaggio, Manet, Van Eyck... Et le cinéma Herzog, Buñuel, Pasolini, Tati, Hartley, Blier, Ferreri, etc. Jan Van Imschoot accompagne tous ces maîtres de bien des temps, nous les offre par de nouveaux biais de métamodernité qui font référence à un certain nombre de discours connexes. La Grande Bouffe, tableaux à Volonté, on en sort le ventre plein, d'une impression de trop bu, de trop mangé, d'une envie de recommencer immédiatement le dédale gourmand et assoiffant, plein les yeux, plein la gorge.

Messieurs Delmotte

Jan Van Imschoot - THE END IS NEVER NEAR  
SMAK du 07 octobre 2023 au 03 mars 2024  
Conservateur : Dieter Roelstraete  
Infos : <https://smak.be>





# FLUX NEWS

België-Belgique  
P.P.  
Inclus de België  
L'Age 3  
92174

Trimestriel d'actualité d'art contemporain: oct., nov., décembre 2023 • N°92 • 3€

